

Supplément au SOP n° 191, septembre-octobre 1994

**FIDELITE ET OUVERTURE  
DANS LE CADRE DES EVOLUTIONS RECENTES  
DES PAYS EX-SOCIALISTES**

Communication de Nicolas LOSSKY, professeur à  
l'Institut de théologie orthodoxe Saint-Serge,  
au colloque de l'Académie internationale des  
sciences religieuses sur *La tolérance*

(Nice, 11-14 septembre 1994)

Document 191.B

Avant d'aborder le sujet plus étroit du contexte de la "libéralisation" vis-à-vis de la religion dans les pays Est-européens, il semble nécessaire de dire un mot sur la notion même de fidélité et du défi qu'elle présente pour l'historien en général, et pour l'historien de l'Eglise en particulier.

En effet, la fidélité peut se concevoir de façons très différentes, surtout dans le cadre d'une fidélité à une "tradition" d'ordre religieux, plus particulièrement chrétien, cadre auquel notre propos se limitera, on l'aura compris.

Pour certains, la fidélité se confond avec une idée d'obéissance presque aveugle, de soumission à une "tradition" comprise comme "reçue", au sens le plus passif du terme. Il s'agit d'accepter ce qui a été donné, ou "révélé" une fois pour toutes à un moment donné qui peut varier selon les cas, et de le répéter, ou le "confesser" de façon docile et précisément "fidèle". Il s'agit, on l'aura perçu, d'un "littéralisme" qui tend nettement vers ce que d'autres appelleront "fondamentalisme" ou "intégrisme".

Pour d'autres, "fidélité" signifie une réception que l'on pourrait qualifier d'active et "créatrice". Il s'agit d'une réception de la révélation qui implique que cette réception exige une transmission au monde contemporain qui soit intelligible pour ce dernier. On pourrait parler d'une fidélité, à la limite "critique", qui fait la distinction entre la lettre et l'esprit dans ce qui doit être reçu et "annoncé".

Entre les deux extrêmes qui viennent d'être évoqués, il y a toute une gradation d'attitudes qui peuvent participer de l'un ou de l'autre, ou même des deux, en fonction de ce qui est peut-être le mieux exprimé par l'expression, à la fois prometteuse et en même temps complexe du Second Concile du Vatican : la "hiérarchie des vérités". En un certain sens, on peut constater que chacun a une certaine tendance à avoir sa propre hiérarchie des vérités. Trois exemples suffiront à expliciter ce que nous voulons dire. Pour tel Orthodoxe, la fête de la Présentation de la Vierge au Temple par exemple, représente une vérité historique indiscutable, à la lumière du vieil adage, mal compris : *Lex Orandi, Lex Credendi*. Pour tel autre, et paradoxalement à la lumière du même adage, mieux compris, cette même fête représente une confession d'ordre de la réflexion théologique (et nullement historique) sur la vérité centrale de notre salut : l'Incarnation et

en particulier, la participation de l'humanité en la personne de la Très Sainte Mère de Dieu, la Théotokos, à cette *révolution* dans l'histoire de l'humanité, celle-ci, tout-à-fait historique. Pour tel Catholique, le *Filioque* est un dogme, parce que proclamé tel par le Concile de Lyon de 1274. Pour tel autre Catholique, il est *theologoumenon*, parce que le second Concile de Lyon n'est pas vraiment un Concile œcuménique, mais un Concile général de l'Occident Chrétien. Pour tel Protestant, le principe de la *sola scriptura* implique un littéralisme qui peut aller très loin. Pour tel autre, le même principe signifie que l'Ecriture est bien la Parole de Dieu, mais qu'elle est composée par des êtres humains et qu'il faut la lire, pour recevoir la Parole de Dieu, dans l'Esprit Saint qui a inspiré **cette** Ecriture au delà des textes eux-mêmes.

A ce qui précède se rattache une question de méthode et de conception de l'objectivité pour l'historien, surtout s'il prend pour objet d'étude l'Europe de l'Est et en particulier l'ex-URSS, ce qui est notre propos ici. L'honnêteté intellectuelle consiste-t-elle à observer d'une manière "quantitative", c'est-à-dire constater que l'Orthodoxie s'identifie essentiellement à une majorité, laquelle tend vers une fidélité "passive" ou "répétitive", ou bien l'historien a-t-il le droit de chercher à identifier l'Orthodoxie dans l'attitude de fidélité "active", créatrice, de ce qui représente indiscutablement une minorité ?

J'avoue que pour ma part, je considère que l'objectivité de l'historien, de l'Eglise surtout, ne consiste pas tellement en une simple description, un décompte identifiant par exemple l'Orthodoxie aux attitudes d'une majorité à un moment donné, mais plutôt en une mise en perspective, une recherche de sens qui veut déceler qui a raison entre une majorité et une minorité ? Il s'agit, bien sûr dans ce cas, d'une prise de position de la part de l'historien. Et l'objectivité et l'honnêteté intellectuelle impliquent simplement que l'on mette clairement "les cartes sur la table" dès l'abord. Ce que je fais : pour moi, l'examen purement phénoménologique d'une situation d'Eglise, s'il est nécessaire, et même indispensable, n'exclue nullement un jugement qui découle de ma propre "hiérarchie des vérités" dont j'ai l'outrecuidance de penser qu'elle correspond à quelque chose qui peut être *prouvé* par une lecture *intelligente* et informée de l'histoire de l'Eglise. En d'autres termes, je n'accepte pas de juger d'une fidélité à l'Orthodoxie, ou à la Tradition, en appliquant l'idée marxiste d'une "quantité qui se transforme en qualité".

Fidélité et ouverture seront étudiées surtout dans le cadre de l'Eglise Orthodoxe de Russie, d'abord parce que c'est l'Eglise à laquelle j'appartiens, ensuite, et en conséquence, parce que c'est celle que je connais le mieux dans le cadre des évolutions récentes des pays ex-socialistes.

On peut constater que le vingtième siècle a connu, et dans une certaine mesure connaît encore, deux Russies. L'une, à partir d'octobre-novembre 1917, intérieure à ce qui va devenir l'URSS. L'autre, à partir des années vingt, extérieure, avec des lieux de concentration, d'abord à Berlin, puis très vite à Prague, et enfin et surtout à Paris.

Aujourd'hui, peu de gens contesteront la réalité de l'existence de ces deux Russies. En effet, si pendant longtemps les "Soviétiques" ont voulu "ignorer", dans les deux sens du terme, la réalité d'une Russie "extérieure", émigrée, depuis quelque temps, cette émigration russe est devenue très "à la mode", et fait l'objet de colloques, de thèses et d'études de plus en plus nombreux, avec une recherche des "valeurs russes" perdues en Russie, "conservées" à l'étranger.

Faut-il rappeler qu'aussitôt après la prise du pouvoir par le parti de Lénine, en octobre-novembre 1917, une persécution violente a été déclenchée visant particulièrement l'Eglise Orthodoxe de Russie ? Certes, en vertu de l'un des dogmes marxistes-léninistes, toute forme de religion était condamnée à disparaître puisque "l'homme nouveau" devait être "libéré" de toute religiosité dans "l'avenir radieux" du communisme. Toutes les Eglises et religions ont donc subi la persécution. Mais l'Eglise Orthodoxe était particulièrement visée pour une raison facile à comprendre. A la suite des réformes de Pierre le Grand au XVIIIème siècle, avec la suppression du Patriarcat et son remplacement par un Synode, ce dernier est petit à petit devenu un "Département" de l'Etat (nous dirions un ministère), avec à sa tête un ministre laïc ("Ober-Prokurator"), nommé par l'Empereur, comme les autres ministres. Donc, un personnage politique.

En 1917-18, un Concile local de l'Eglise de Russie s'est réuni et a rétabli le Patriarcat en élisant le Patriarche Tikhon (aujourd'hui canonisé). Il n'empêche que l'Eglise Orthodoxe de Russie était ressentie comme l'une des rares, sinon la seule survivance des structures de l'Ancien Régime. Par conséquent, elle était doublement vouée à la destruction (*delenda est*) : en tant que vestige de la dimension religieuse, ou "superstition", comme les autres Eglises et religions, et en tant que relevant de l'organisation politique de la Russie impériale.



Dans ce contexte, jusqu'au début des années quarante, une forme particulière et bien connue de nous tous de fidélité par excellence a vu le jour en Russie : il s'agit, on l'aura compris, du martyre au sens propre, comme dans les trois premiers siècles du christianisme. Cette fidélité-là contient en elle-même son "ouverture" par le vrai sens du mot *Martyria*, le témoignage par le sang sur lequel est bâtie l'Eglise du Christ. Aujourd'hui, cette ouverture est en train de devenir une réalité : les Martyrs sont canonisés en nombre de plus en plus important. Et c'est en grande partie le sang de ces "Néo-Martyrs", comme on les appelle, qui a permis à l'Eglise de Russie de survivre. Mais il ne faut pas oublier que parmi ces Martyrs, morts dans les camps, il n'y a pas que des Orthodoxes.

Lorsque la Deuxième Guerre Mondiale a atteint l'URSS, en juin 1941 (le Dimanche 22, deuxième après la Pentecôte, où l'on fête "Tous les Saints de la terre de Russie"), Staline a eu besoin de "son" Eglise afin de soutenir le sentiment "national" (notion jusque-là bannie par le communisme). Une certaine libéralisation, avec réouverture de lieux de culte, de trois séminaires et de deux académies de théologie, avec libération du "Goulag" de quelques membres du clergé, a donné à l'Eglise la possibilité de renaître quelque peu.

A partir de là, et jusqu'en 1988 (année du millénaire du baptême de Saint Vladimir), l'Eglise Orthodoxe de Russie s'est trouvée dans une situation très paradoxale : à la fois étroitement surveillée et persécutée (cf les vagues à partir de Khrouchtchev), et utilisée par l'Etat à des fins politiques, notamment de propagande (cf Mouvement de la Paix). N'oublions pas que c'est Staline qui, en 1946, a fait rentrer de force les Catholiques de rite oriental dans le giron de l'Orthodoxie, en exploitant l'Eglise Orthodoxe à cette fin.

Près de 75 ans de persécutions de diverses sortes, de mise au silence (la prédication était étroitement surveillée, toute forme de catéchèse interdite, de même que toute forme d'action caritative) ont eu pour résultat de développer chez les gens d'église le sentiment, bien naturel, que la "société" ambiante, la société "soviétique" était "l'ennemi" avec qui l'on est obligé de cohabiter. Dans un tel contexte, rien d'étonnant à ce qu'un certain esprit de "ghetto" se développe. Du coup, pour la grande majorité des Chrétiens, Orthodoxes surtout, la fidélité est devenue un attachement jaloux et souvent aveugle à des formes figées. L'ouverture vers la société contemporaine et la nécessité d'une telle ouverture (un témoignage au sein d'un dialogue avec des savants, etc.) n'était envisagée

et comprise que par quelques individus (Métropolite Nicodème et certains de ses disciples les plus doués comme le Métropolite Cyrille, actuellement de Smolensk). Un exemple frappant de cette fidélité conservatrice, aveugle et jalouse nous est fournie par l'attitude de feu le Patriarche Pimène. Chaque fois qu'en matière de célébration liturgique une question de choix entre tel ou tel point d'ordo était soulevée, il disait toujours : "Il faut faire comme avant 1917".

A l'inverse, le Métropolite Nicodème de Leningrad (redevenu Saint Petersbourg), tenait compte des besoins de son peuple — il était très aimé dans son diocèse — et ayant un excellent sens de la liturgie, il introduisait des traductions du slavon en russe, et s'efforçait de célébrer de façon telle que la liturgie elle-même soit une vraie forme de catéchèse. Naturellement, aux yeux des conservateurs, ces "réformes", qui n'étaient qu'une recherche du sens véritable des choses, apparaissaient comme des "novations" révolutionnaires et fort dangereuse pour la pureté de l'Orthodoxie. Aussitôt après la mort du Métropolite Nicodème, le Patriarche est venu à Leningrad pour supprimer toutes ces pratiques et revenir à la "fidélité" à "l'Orthodoxie russe traditionnelle".

Le tournant vraiment décisif pour la situation des Chrétiens en ex-URSS devient clairement apparent en 1988. La célébration du millénaire du Baptême de Saint Vladimir a été salué par l'Etat comme une "fête nationale". A partir de cette date, l'Eglise Orthodoxe de Russie se trouve dans une situation sans précédent dans son histoire millénaire. Jusque-là, elle avait toujours été, d'une manière ou d'une autre, liée à l'Etat. Eglise d'Etat jusqu'en 1917, tenue en otage ou en esclavage par l'Etat Soviétique, pour la première fois à présent la séparation de l'Eglise et de l'Etat est devenue une réalité. Or, les Orthodoxes russes n'ont pas l'habitude de se trouver dans une situation comparable à celle que connaissent les Catholiques en France, pays "laïc".

On concevra aisément que 75 ans de persécutions diverses et de silence ne s'effacent pas en quelques mois, ni même quelques années. L'esprit de "ghetto" n'a pas disparu. La forme de fidélité, "passive", conservatrice, voire réactionnaire, qui va avec cet esprit de "ghetto" touche une très grande partie de l'Eglise Orthodoxe de Russie. Le nouveau Patriarche, Alexis II, est, quant'à lui un homme ouvert qui comprend fort bien les problèmes nouveaux qui exigent précisément une "fidélité ouverte" et non pas servile et "répétitive". Mais il ne rencontre dans ce domaine que très peu de soutien. Des évêques comme le Métropolite Cyrille de Smolensk,

le Métropolite Philarète de Minsk, le Métropolite Vladimir de Kiev, le métropolite Juvénal de Kroutitsy, et quelques autres, évêques, prêtres ou théologiens sont des hommes (et des femmes) exceptionnels.

L'Eglise de Russie est exsangue; elle manque cruellement de cadres, et surtout peut-être de formateurs de cadres. Ce qui manque sans doute le plus, c'est un authentique tissu de relations et d'échanges intellectuels, quelque chose qui va totalement de soi pour nous occidentaux; pour nous le "milieu", le terrain, le tissu, sont comme l'air que nous respirons. La Russie est encore très marquée par la longue période où chacun travaillait dans le secret (les fameux "séminaires" d'étude : s'ils rassemblaient cinq personnes, on comptait que l'un des cinq était traître). L'individualisme est roi et la méfiance n'est pas surmontée.

D'une manière ou d'une autre, les uns et les autres se tournent à présent vers "l'autre" Russie, celle de l'extérieur en espérant y trouver une culture russe authentique bien "conservée". Seulement en réalité, les choses ne sont pas si simples. Et pour comprendre, il faut dire un mot de cette "autre" Russie.

Dès 1917, des Russes ont commencé à quitter la Russie. En particulier, en 1922, les philosophes avec d'autres intellectuels ont été expulsés sur décret de Lenine. C'est le fameux "Navire philosophique" à bord duquel la fine fleur de l'intelligentsia russe a été embarquée avec les familles (parmi eux, mon grand père, le philosophe Nicolas Lossky et sa famille, y compris son fils aîné, Vladimir Lossky, âgé de 19 ans, le futur théologien).

Ces Russes déracinés ont été placés devant un certain nombre de questions fondamentales, en particulier concernant leur Orthodoxie. Celle qui nous intéresse le plus ici, est celle-ci : dans quelle mesure et de quelle façon l'Orthodoxie est-elle identifiée à leur culture russe, à leur russité ? En d'autres termes, l'Orthodoxie peut-elle exister en dehors de la Russie, et pour certains même, une Russie impériale ? Certains ont eu tendance à répondre en termes d'identification de l'Orthodoxie à la culture russe, ceci d'autant plus qu'ils pensaient à l'époque que "l'épisode bolchévique" ne durerait que peu de temps. Ceux-là étaient en quelque sorte "assis sur leurs valises", prêts à repartir. Leur fidélité à l'Orthodoxie s'est exprimée par une existence en une sorte de "ghetto" où il s'agissait de "conserver" une Orthodoxie bien russe. Des vestiges de ce "ghetto" existent encore dans la troisième et même la quatrième génération de cette émigration dans divers pays, y compris la France. Leur fidélité est généralement

"conservatrice", "défensive" (ils n'aiment guère le Mouvement Œcuménique). Souvent, ils sont encouragés dans cette attitude par des convertis à l'Orthodoxie, "plus royalistes que le roi".

D'autres membre de cette émigration ont répondu tout autrement à la question du rapport de l'Orthodoxie à la culture. Ils ont pensé que leur "déracinement" n'était pas un simple accident de l'histoire mais qu'il procédait d'une intention providentielle : Dieu invitait à quelque chose en plaçant ces Orthodoxes hors des territoires et des cultures "traditionnellement" orthodoxes depuis des siècles, en les mettant en rapport avec d'autres Chrétiens en particulier. Cela les a amenés à découvrir que l'Orthodoxie n'était pas "identifiée" à une culture (russe, grecque, antiochienne, roumaine, serbe, bulgare, etc.), qu'elle pouvait donc exister dans toutes les cultures, y compris les cultures de l'Occident Chrétien. Cette découverte les a confrontés à la question peut-être la plus fondamentale de toutes : quelle est la véritable nature, l'essence la plus profonde de l'Orthodoxie ?

La réponse qu'ils ont découverte peut se résumer par la deuxième phrase du livre du Père Serge Boulgakoff *L'Orthodoxie* : "L'Eglise de Dieu sur terre n'est pas une institution; elle est la vie en Christ, mûe par l'Esprit Saint pour la gloire du Père". On comprendra aisément que d'une telle définition découle tout naturellement une conception de la fidélité qui ne peut en aucune façon être "conservatrice" ou fermée sur un "enterrement" jaloux du "talent" évangélique.

Dans cette perspective, la fidélité consiste avant tout à discerner sans cesse ce qui est fondamental (disons pour faire bref, "Jésus Christ, le même hier, aujourd'hui et à jamais, He 13;8) de tout ce qui est secondaire. Il s'agit donc d'une conversion permanente à l'Orthodoxie comprise comme l'approfondissement de la vie en Christ, à l'écoute permanente de l'Esprit Saint "qui vous fera accéder à la Vérité tout entière" (Jn 16;13). Il s'agit donc d'une fidélité libre dans l'Esprit, active donc, et non passive et servile. Certes, elle implique l'unanimité avec "la nuée des témoins", mais cette unanimité n'est en aucune façon "répétitive". Elle consiste à "recevoir", au sens ecclésial, donc actif, la "Bonne Nouvelle" en un seul Esprit avec eux, donc "en Eglise", pour l'annoncer, chacun selon sa vocation, au monde d'aujourd'hui, donc en termes toujours nouveaux. C'est une fidélité qui exige une imagination éclairée par l'Esprit Saint. Elle demande donc de l'audace. Elle implique parfois des conflits (cf Actes 15) et non une soumission servile. L'Eglise, dans cette perspective, n'est pas une autorité



qui se trouve quelque part en haut; elle ne peut être conçue que comme une communion (Koinonia) entre tous les membres du Corps qui ont tous la responsabilité de la Vérité et ont tous besoin les uns des autres (cf 1 Cor 12). Cette perspective confesse bien sûr que les charismes sont divers, mais elle insiste sur le fait qu'ils s'exercent dans la communion du même Esprit.

Tout naturellement, cette conception de la fidélité qui est par définition même ouverture, a amené ces Russes dispersés, héritiers du meilleur de la renaissance religieuse, en particulier patristique, de la Russie de la deuxième moitié du XIXème et du début du XXème siècles, à entrer de plain-pied dans le Mouvement Œcuménique et à pratiquer le mariage des cultures, au lieu de constituer un "ghetto". Pour eux, ce fut une manière de faire fructifier le talent russe lui-même que de ne retenir de la "russité" que l'essentiel de l'Orthodoxie et de chercher à approfondir avec tous ceux qui comme eux se réclament de Jésus-Christ, les racines communes qui permettront de retrouver l'unité dans une diversité légitime.

On comprendra aisément que pour l'écrasante majorité "conservatrice" des Orthodoxes de Russie, plongés, comme on sait dans des difficultés économiques, politiques et culturelles à la limite du descriptible, ce type d'Orthodoxie "russe" n'est pas facilement assimilable. Ceci d'autant plus que pour beaucoup d'Orthodoxes russes, l'œcuménisme, par exemple, est associé au régime soviétique, lequel se servait des contacts œcuméniques pour mener sa propagande dans le domaine des relations internationales.

Heureusement, il y a quelques hommes et femmes en Russie qui ont assez de finesse et d'intelligence pour saisir ce que l'émigration a donné de meilleur dans le domaine de la redécouverte d'une fidélité à l'Orthodoxie qui oblige à l'ouverture, ce qui permet d'étancher, avec l'aide de Dieu, la soif immense dans le domaine spirituel de nos contemporains non chrétiens. Mais ils sont trop peu nombreux et sont confrontés à une majorité obscurantiste.

La meilleure façon de les aider est, d'une part, de leur offrir en Occident une attitude de "non-compétition" entre nous autres chrétiens, et d'autre part, sur un plan plus pratique, il faut certes répondre à leurs invitations, et aller leur parler sur place, mais il me semble plus important d'inviter, pour des séjours d'au moins plusieurs mois, des gens doués, ayant quelques connaissances de nos langues. Ainsi, ils pourront s'imprégner de l'atmosphère d'échange intellectuel qui caractérise en



général nos institutions, et pourront, en devenant des formateurs de cadres, au bout d'un certain temps, reconstituer, ou constituer, le tissu intellectuel, le terrain d'échanges, actuellement pratiquement détruit en Russie.